

Les femmes et les livres : Pearl Buck : (suite et fin)

Autor(en): **Buck, Pearl**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **24 (1936)**

Heft 470

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-262207>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

breux épisodes évocateurs de campagnes de propagande et d'activités intenses: les deux votations populaires sur le suffrage féminin de 1920 et de 1927, l'obtention du suffrage féminin ecclésiastique, l'accession des femmes aux tribunaux de prud'hommes, la création d'un poste d'assistante de police, l'ouverture d'une consultation matrimoniale, la lutte contre la loi imposant le célibat aux maîtresses d'école, les démarches souvent vaines pour faire entrer des femmes dans de plus nombreuses Commissions officielles, la naissance de nouvelles organisations féminines cantonales dont l'activité est en rapports plus ou moins constants avec celle de l'Association pour le Suffrage, l'appui de la presse, le concours intermittent de la Radio, les relations avec le mouvement suffragiste suisse, la Saffa, le mouvement *La Femme et la Démocratie*, les relations internationales, les Congrès suffragistes de Genève, Rome, Paris, Berlin et Istanbul... Il faudrait pouvoir tout dire, et il fallait se borner.

Car le programme était copieux encore. A la présidente nationale de 1916, devenue la Secrétaire générale internationale de 1936, et qui parla de ses expériences féministes au cours d'un récent voyage en Europe orientale, succéda toute une partie artistique: de la musique, puis une amusante comédie d'occasion, comme celles dont nos Confédérées semblent détenir la recette secrète: on vit le *Frauenblatt* relevant d'une grave maladie, et notre *Mouvement* ceinturé de rouge et de jaune, se hâter tous deux, les mains pleines de fleurs, vers le Suffrage bâlois pour lui apporter leurs vœux — vœux énoncés par le *Mouvement* en un allemand un peu hésitant et aux intonations welches! — et collaborer au déballeage des cadeaux malicieusement choisis, censément envoyés à cette occasion par les suffragistes de toute la Suisse (entre autres une splendide tourte, preuve irréfutable des talents culinaires de l'actuelle présidente centrale à Lausanne!) L'« Idée », qui reconforte et console celles qu'impatiente la lenteur d'escarpage de notre marche suffragiste, ne pouvait manquer à la rencontre, pas davantage qu'un soi-disant numéro spécial du *Frauenblatt*, composé pour la circonstance par de spirituelles suffragistes bâloises, qui « blagua » avec humour et ingéniosité maint travers, mainte petite manie de l'un ou l'autre des membres du Comité bâlois, ou paraphrasa de façon amusante des faits récents de notre vie politique. On entendit encore quelques discours, pas trop, on échangea des vœux, on offrit des gerbes de fleurs... et il était minuit sans que personne s'en fût douté.

Nous ne serons probablement plus là en 1956 pour célébrer les quarante ans d'existence de l'Association bâloise. Et nous ne nous risquons pas à prophétiser si, au bout de cette nouvelle période de vingt ans, les femmes suisses voteront. « Ce n'est pas le but qui importe, mais l'effort », a dit un moraliste. Nos amies de Bâle l'ont appris comme nous.

E. G.

Un gouvernement conservateur

Nos lectrices se souviennent de la proposition formulée devant la Landsgemeinde du canton de Glaris, et tendant à reconnaître aux femmes le droit de vote en matière scolaire, ecclésiastique et philanthropique. Le Conseil d'Etat de ce canton vient de préviser défavorablement contre cette proposition — pourtant bien inoffensive!

Pourquoi?...



Les femmes et les livres

Pearl Buck

(Suite et fin)¹

The first Wife (La première femme de Huan) n'expose en ses quatorze nouvelles que des conflits: La misère morale et parfois matérielle de l'épouse qui a cessé de plaire ou qui est stérile y poigne le cœur; la détestable coutume des concubines, la menace continuelle du divorce, la négligence et l'incompréhension des hommes, la sujétion abjecte des femmes, le choc des idées nouvelles, les angoisses de l'écolière chinoise dans une école américaine, les fils enlevés à leur mère pour être confiés aux grands-parents, autant de causes de désarroi, de stupeur, de chagrin, de suicide même, pour la femme chinoise.

Dans *La Mère*, son chef-d'œuvre, Pearl Buck a rendu avec un art étonnant ce qu'il y a d'un peu animal dans la maternité et l'incroyable domination de l'instinct créateur.

¹ Voir le précédent numéro du *Mouvement*.

Figures de femmes

Mme Irène Harand à Genève

Sous les auspices de quelques personnalités du monde professoral, pastoral et féministe, Mme Irène Harand a fait le 30 janvier, à Genève, une causerie dont l'émotion et la sincérité ont vivement impressionné son auditoire.

Mme Harand, dont le nom est encore trop peu connu en Suisse romande, est une jeune Viennoise catholique, que révolta tellement la vague d'antisémitisme renouvelée au XX^e siècle du Moyen-Age, et déchainée par le mouvement « nazi » en Allemagne, qu'elle s'est consacrée, avec une foi d'apôtre, à lutter contre la haine des races et à s'efforcer de remplacer la plante vénéneuse de l'antisémitisme par l'amour du prochain. « De la jeune fille insouciante que j'étais en 1933, cette indignation a fait de moi une femme », nous a-t-elle dit l'autre soir. Elle écrit une brochure dans laquelle elle exprima avec force ce sentiment, et qui lui valut 70 adhérents; puis, grâce à sa propagande infatigable et courageuse, ceux-ci devinrent 700, et actuellement le « mouvement Harand » compte plus de 30.000 partisans, rien qu'en Autriche, tous persuadés comme elle que l'antisémitisme conduit tout droit à la guerre religieuse, puis à la guerre civile, et finalement à la guerre entre les nations. Et par là encore, Mme Harand est un apôtre de la paix.

Avec beaucoup de clairvoyance, en effet, elle insiste sur le danger de ces influences de haine raciale, que personne ne prend au sérieux, dont on sourit en haussant les épaules, mais dont bien des gens qui se disent chrétiens se laissent infecter, souvent à leur insu, dans leur conversation, dans leur jugement, même dans l'éducation de leurs enfants... « Prenez garde, s'écrie Mme Harand, c'est bien vite trop tard, et le mal est fait... N'avez-vous pas souvent entendu comme moi cette restriction significative: « Cette femme est juive, mais elle est charmante... Pourquoi donc cette opposition de termes? »

Ses idées, Mme Harand les propage par la parole, la conférence, le journal (elle publie régulièrement à Vienne une feuille, *Die Gerechtigkeit* (La Justice)), l'action individuelle, tout spécialement féconde dans les milieux féminins populaires, le livre enfin, car elle a écrit, en réponse au célèbre ouvrage d'Hitler, un volume: *Sein*

Kampf, dont une traduction française va paraître prochainement à Bruxelles. Puis, dépassant les frontières de son pays, elle a su aussi intéresser à sa cause de nombreuses personnes dans les Etats scandinaves, en Pologne, en Belgique, en Hollande, où elle a partout trouvé un accueil enthousiaste, spécialement auprès de la jeunesse universitaire. Dans notre pays, elle a également déjà parlé avec plein succès à Zurich.

C'est surtout par ce qu'elle est, davantage encore que par ce qu'elle dit, que Irène Harand frappe et impressionne. Personnalité infiniment attirante, tempérament d'apôtre, ne craignant pas la lutte pour les principes qu'elle défend, mais ne s'y livrant que conformément à ses mêmes principes, c'est-à-dire sans haine, et le cœur plein d'amour, elle est faite pour subjuguier et entraîner ceux et celles qui l'écourent. Courageuse avec cela, car ces multiples réunions publiques, souvent mouvementées, ne lui gagnent pas que des sympathies dans les milieux dont elle menace les intérêts, et elle ne compte plus les lettres de menace qu'elle a reçues. Mais elle va droit son chemin suivant sa conscience, sûre de l'appui de cette force intérieure qui veut que tous ceux qui ont un message à délivrer le donnent, sans souci pour eux des conséquences. C'est pourquoi, devant toute l'indétermination, la prudence timorée, disons le mot, la veulerie, de l'heure actuelle, cette jeune femme, frêle et gracieuse, est un exemple pour beaucoup.

M. F.

* * *

D'une interview qu'a prise d'Irène Harand une collaboratrice du *Frauenblatt*, lors de son récent passage à Zurich, nous détachons les détails suivants:

— Qui donc vous a poussée à vous lancer dans cette lutte, qui n'est certes pas facile à mener? lui ai-je demandé.

— Mes convictions religieuses. Je suis une chrétienne pratiquante. Or le christianisme et l'antisémitisme sont inconciliables.

— Parlez-moi des circonstances qui vous ont amenée sur cette voie. Y a-t-il eu dans votre jeunesse, dans votre éducation, des faits qui vous ont influencée?

— Je vous parlerai très volontiers de ma mère, à laquelle je dois mes convictions. C'était une femme admirable, d'esprit très large, qui est malheureusement morte alors que je n'avais que dix-huit ans. Je suis née d'un mariage mixte, mon père étant catholique, originaire de la Bohême allemande, et ma mère originaire de Saxe et protestante. La conception religieuse dans mon milieu familial était aussi profonde que large:



Photo Nationalzeitung

Cliché Mouvement Féministe

Irène HARAND

c'était la religion de la fraternité et de la tolérance que ma mère m'a enseignée, me montrant la vérité commune de toutes les religions, et la fraternité des hommes de bonne volonté.

— Et quelle préparation avez-vous reçue? Qui vous a donné votre ardeur spirituelle?

— C'est difficile à dire. J'avais treize ans lorsque la guerre éclata, et j'appartenais donc à cette génération qui s'est développée physiquement et moralement dans des conditions spécialement défavorables. J'aurais désiré faire des études universitaires, mais ma santé ne me l'a pas permis. Comme je vous l'ai dit, j'ai perdu ma mère lorsque j'avais dix-huit ans, et à vingt ans j'ai épousé un officier alors en activité, mais qui est maintenant fonctionnaire.

— Il doit parfois être en souci à votre égard, non seulement à cause des efforts qu'exige votre activité, mais encore en raison des dangers auxquels vous expose votre croisade pour plus de justice et de vérité? Est-il entièrement d'accord avec vous?

— Oui, même quand cela ne lui est pas toujours facile de me laisser partir. Mais il estime que nous devons être tous et toutes de vaillants combattants, et que je suis un soldat de la paix.

IHS.

(Fragments librement traduits de l'allemand.)

VARIÉTÉ

Auguste Forel féministe et suffragiste

Sous ce titre, le docteur Muret fit récemment à la Maison du Peuple de Lausanne devant une salle pleine une causerie documentée, et fort captivante.

En glanant à travers l'œuvre considérable de Forel, — car le savant n'a pas laissé de livre ou de brochure spécialement consacrés à cette question — le Dr. Muret a reconstitué le *credo* de Forel en la matière; et ce *credo* est que: seule l'égalité de droit peut donner à la femme la place qui lui revient dans le monde et dans la famille. Il a, en somme, découvert le féminisme en étudiant les fourmis, qui, comme on le sait, furent la grande passion de sa vie après l'antia-

coolisme; c'est en observant le travail patient des ouvrières, le petit rôle des mâles, leur infériorité en toute chose, sauf pour la reproduction, que Forel en vint peu à peu à faire des comparaisons, considéra de plus près la situation de la femme qu'il respectait infiniment et qu'il plaçait très haut. Il découvrit tant d'injustice, tant de faits révoltants qu'il s'appliqua dès lors à les stigmatiser avec son beau courage d'apôtre. Et partout reviennent sous sa plume, formulés différemment, des vœux d'émancipation pour la femme; il s'indigne avec violence contre les horreurs de la prostitution, proteste contre le mariage d'argent, contre toutes les atteintes directes ou indirectes faites à la liberté de la femme, et toujours sa conclusion reste la même pour le fond. Seule l'émancipation complète de la femme, civilement et politiquement, lui permettra de vivre convenablement d'une vie digne; car, si la femme n'est pas l'égal de l'homme

pour la force physique, elle n'est ni moins intelligente, ni moins capable que lui, elle est donc équivalente à lui et peut, à juste titre, ambitionner de collaborer avec lui dans tous les domaines.

Le Dr. Muret a su donner de la vie aux opinions du vieux maître, les apporter à son public avec l'enthousiasme et la foi d'un disciple convaincu; c'est pourquoi ceux qui eurent le privilège de l'entendre ce jour-là et qui ne connaissent point encore le savant sous cet aspect nouveau, furent-ils à la fois convaincus et charmés, et s'en furent-ils, heureux d'avoir pu revoir avec le conférencier tout ce qui dans l'œuvre de Forel, touche à la femme, à ses droits, à sa place dans le monde et aux côtés de l'homme.

L.-H. P.

Les premières pages du chapitre VIII sur les silencieuses ardeurs qui poussent la toute jeune fille à aimer déjà l'enfant qu'elle aura plus tard sont extrêmement intéressantes. *La Mère*, c'est l'histoire de l'humble vie d'une paysanne qui aime, qui enfante, qui suit son destin et la supporte tel qu'il est et sans mot dire. A cette campagne saine et laborieuse, l'auteur n'a pas donné de nom qui lui appartienne en propre: elle est la mère elle rentre dans la grande généralité humaine et il y a en elle, par moment, un peu de résignation des bêtes soumises à la loi de l'homme.

Dans ce pays bizarre, l'homme porte la robe et travaille quand ça lui chante; la femme porte culotte et veste et travaille comme une bête de somme. Fatigué de travailler pour sa famille, le père l'abandonne. Elle est seule pour gagner le pain et pour élever les trois enfants, un fils aîné, sain et travailler comme elle, une filleule aveugle parce qu'on n'a jamais soigné ses yeux, et un cadet, frivole comme son père, et qui, devenu plus tard communiste, est emprisonné et exécuté sans qu'elle ait jamais bien compris pourquoi. Et en dépit de certaines circonstances extérieures, le lecteur est frappé d'une chose: combien cette mère d'Orient ressemble à toutes les mères de quel pays qu'elles soient! Par dessus les destins particuliers plane un sort identique fait de joies et de douleurs semblables, de faits imperturbables qu'aucune révolte n'arrête, qu'aucune prière ne conjure. Ce livre remarquable est uni, monotone, cruel ou touchant, sans intrigue ni anecdote,

de la floraison à la chute des feuilles, de la naissance à la mort. L'anonymat de la mère fait d'elle une personification, une statue de la maternité. On suit, haletant, entraîné presque malgré soi, par cette force immense qu'est le sentiment maternel et tout ce qu'il comporte de bon, de mauvais et de pire. Le roman est triste, mais finit sur une note heureuse. La mère est devenue grand-mère.

La mère ne prononça pas une parole et ne vit personne. Elle entra, s'avança vers le lit et baissa les yeux. L'enfant était là, elle n'en avait jamais vu de plus joli, de plus potelé, un garçon qui hurlait, la bouche grande ouverte... Elle se pencha, le saisit dans ses bras et le sentit contre elle, chaud et fort, plein d'une vie nouvelle... Elle leva le petit enfant pour le montrer, et, indifférente à la foule qui remplissait la chambre, elle cria bien haut, riant avec des yeux gonflés de larmes: « Regardez, je suis moins chargée de péchés que je ne l'avais cru... Voici mon petit-fils!

Sons (Les fils) est une véritable épopée dont les héros sont les trois fils du vieux Wang: Wang le possesseur de terres, Wang le commerçant, et Wang le Tigre, soldat de fortune mi-aventurier et mi-réformateur. Le lieu de l'épopée c'est toute la Chine, du Nord au Sud, avec ses paysannes peinant sur la glèbe, ses marchands après au gain et avisés, ses bandes de soldats semant partout l'inquiétude et dévoués au chef qui les paye et les nourrit, ses femmes effacées, n'ayant de valeur reconnue que du jour où elles ont un fils, ses familles nombreuses et sans la moindre idée de l'hygiène, ses enfants mal soignés qui meurent

comme des mouches, ses calamités, ses courants contraires et ses jours désolés où sévit la guerre civile.

Si la mère que nous a montrée Pearl Buck ressemble, au fond, à toutes les mères de l'univers, les trois Wang sont pareils à tous ceux qui, près ou loin, font travailler leurs terres pour des salaires minimes, ou pour qui les affaires sont principalement l'argent des autres, ou qui font la guerre en cachant ce qu'ils peuvent avoir de sentiments humains sous les apparences d'une inflexible dureté. Et le grand mérite de Pearl Buck en dehors de sa valeur littéraire, c'est précisément de nous avoir montré à quel point les hommes se ressemblent, quels que soient leur race, leur religion ou leurs coutumes. « Les tracés de la vie et les réactions des cœurs ne sont point éloignés ».

La lenteur majestueuse des récits de Pearl Buck font penser à la Bible, comme aussi à Tolstoï ou à George Eliot. Ils sont infiniment intéressants, vrais, émouvants, et d'une simplicité qui a été qualifiée de divine. Ce sont de grandes œuvres d'une femme « qui semble née exprès pour recevoir à l'heure de sa grande transformation, les confidences de la Chine ».

Jeanne VUILLIOMENET.

Les hommes assez intelligents et assez fins pour comprendre que les femmes peuvent parfois se passer d'eux sont encore assez rares.

DORA MELEGARI.